

“Sur le marbre, un livre…” Les personnages d’Albert Cohen et leurs lectures

Carole Auroy

▶ **To cite this version:**

Carole Auroy. “Sur le marbre, un livre…” Les personnages d’Albert Cohen et leurs lectures. Albert Cohen : la littérature à l’épreuve, 2016, Paris, France. pp.43-69. hal-02616560

HAL Id: hal-02616560

https://univ-angers.hal.science/hal-02616560

Submitted on 24 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version auteur

Communication publiée dans *Albert Cohen : la littérature à l'épreuve* (actes du colloque international organisé à l'Université de Lille, en partenariat avec l'Université McGill, 14-15 mai 2015), *Cahiers Albert Cohen,* n° 25, dir. Maxime Decout et Mathieu Bélisle, Paris, Le Manuscrit, 2016, p. 43-69.

« Sur le marbre, un livre ». Les personnages d'Albert Cohen et leurs lectures

Carole AUROY
Université d'Angers

« *Sur le marbre, un livre* »[1]… Il n'est pas insignifiant que tel soit le premier objet qui s'offre au regard du lecteur de *Belle du Seigneur* dans la chambre de l'héroïne. De même que l'acte d'écriture est mis en abyme, au sein de l'œuvre romanesque d'Albert Cohen, dans les velléités créatrices des personnages et dans leurs productions épistolaires, l'acte de lecture se reflète dans la diversité de leurs rapports aux livres. Or ce rapport est d'emblée placé, au seuil de l'*opus major* de la tétralogie romanesque, sous le signe de l'ambivalence. Le marbre sur lequel trône le volume le met en position avantageuse, non sans projeter sur lui quelques connotations funéraires ; il fait signe vers une autre image, celle qui fait d'une pierre tombale un « *presse-mort* »[2], proche des presse-papiers ou des presse-livres. Un certain usage du livre le tuerait-il ?

Ce soupçon justifie un inventaire des bibliothèques des personnages et de leurs pratiques de lecture, dont on verra qu'effectivement, leur degré d'intériorisation, et donc leur pouvoir de vivifier l'existence, varient. Mais ce pouvoir même est mis en question : la relation du lecteur aux livres renvoie à une interrogation sur la relation des livres à la vie, et plus précisément sur leur fonction d'instruments de déchiffrement de l'existence.

TYPOLOGIE DES LECTURES

- Les phares

Parmi les lectures des personnages figure en bonne place ce que Jean-Yves Tadié nomme les « *livres-matrices* »[3] d'une civilisation, livres saints et grands classiques. Dans le domaine de la spiritualité, les personnages se font volontiers accueillants aux livres d'autres traditions que la leur : Saltiel chérit en secret l'évangile des Béatitudes, la lecture dans *Mangeclous* d'un livre « *sur les grands mystiques hindous* » explique qu'Ariane joue dans *Belle du Seigneur* à se prendre pour une Tibétaine[4], Antoinette Deume elle-même a lu « *un livre vaguement bouddhiste* » et pratique quelques exercices de yoga « *pour se mettre en harmonie avec l'Universel* »[5].

Quant à la constitution du canon littéraire, ses critères oscillent entre le postulat d'une excellence universellement saluée et l'expression de préférences communautaires, ainsi qu'entre

[1] Albert COHEN, *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, p. 9. Toutes les références au roman seront tirées de cette édition. Les références aux autres romans et aux textes autobiographiques renverront au volume des *Œuvres,* éd. Christel Peyrefitte et Bella Cohen, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993. Nous n'indiquerons plus que le titre des œuvres, suivi du numéro de la page.

[2] *Carnets 1978*, p. 1149.

[3] Jean-Yves TADIÉ, *Le Roman au XX^e siècle,* Pocket, 2002, p. 7.

[4] *Mangeclous*, p. 595 ; cf. *Belle du Seigneur*, p. 34 (« *Oui, l'Himalaya c'est ma patrie. Om mani padme houm ! Ô le joyau dans le lotus ! C'est notre formule religieuse à nous autres, Tibétaines bouddhistes.* »)

[5] *Belle du Seigneur*, p. 158. Le goût des sagesses orientales se reflète aussi en Adrienne, qui tient Tagore pour « *un grand poète* » (*Solal,* p. 153).

tradition et modernité. « *Tout le monde n'est pas Victor Hugo ou Zuste Olivier* »[1], admet Hippolyte Deume devant les vers à la gloire de la propreté brodés sur les serviettes de toilette de son enfance ; on ne s'étonne pas que l'une de ses références majeures soit vaudoise. Les Valeureux quant à eux vibrent à la lecture des auteurs français du Grand Siècle : Racine et Corneille, Descartes et Pascal, abrités dans l'armoire de Saltiel, Fénelon, dont Salomon a découvert avec éblouissement les « gazons émaillés de fleurs »[2] le jour où il a rencontré Ariane ; les cousins remontent jusqu'à Montaigne, Rabelais et Villon pour savourer la langue française. Le précepteur de Solal choisit prudemment pour son élève la pièce biblique d'*Athalie* dans le théâtre racinien, sans vaincre les remords de Gamaliel voyant son fils « *s'initier aux sciences profanes* »[3]. Les jeunes femmes, Adrienne, Aude, lisent Dostoïevski, érigé depuis peu par Gide en emblème de la modernité romanesque.

La soif de culture porte aussi les personnages vers des ouvrages philosophiques, au prix d'efforts plus coûteux : Salomon affronte « *à la lueur d'une bougie une traduction hébraïque du* Capital*, écarquillant les yeux, aussi avide de savoir que résigné à ne pas comprendre* »[4]. À Mangeclous, il suffit d'en lire vingt pages pour se retrouver « *ébloui, stupéfait, irrité* » : « *Ce Karl Marx lui avait volé toutes ses idées !* »[5] Ariane, qui a fait des études de lettres et qui envisage un moment de faire une thèse sur Amiel[6], n'est pas mal armée pour aborder *Matière et mémoire,* qu'elle jette impatiemment à travers la pièce dans *Mangeclous*, mais auquel elle revient dans *Belle du Seigneur*[7]. Aude est pour sa part « licenciée en philosophie »[8].

Plus ou moins faciles, plus ou moins approfondies selon les personnages, toutes ces lectures de haute volée ont en commun d'être valorisantes et volontiers exhibées, à l'exception de celles qui proviennent d'escapades interreligieuses et font courir le risque « *d'être traité d'hérétique* »[9]. Adrien, invité à dîner par Solal, se propose de « *potasser à fond* » pour « *épater un peu* » son supérieur une documentation sur Mozart, Vermeer et Proust[10] ; il a lui-même commis une étude sur Claudel, récompensée d'une réponse, et compte récidiver sur Valéry et Giraudoux, mieux à même de seconder sa carrière que Gide, trop proche du communisme. Mais à Céphalonie aussi, on pérore pour éblouir le public, tel l'adolescent Jonathan qui passe de Victor Hugo à Shakespeare avant de détecter dans une flaque d'eau « *l'ambiance de certains romans de George Sand* »[11]. Le jeune Solal lui-même enrage, interrogé par Adrienne, d'avoir parlé « *mal à propos de Racine, avide de tout dire et de montrer qu'il avait beaucoup lu* » – bien puni par le commentaire de son oncle : « *Treize ans. Très instruit ; Corneille, le prince des auteurs tragiques, Molière et tout.* »[12] L'émotion même est récupérée par le désir de se faire valoir, quand Saltiel pour briller devant le concierge du Ritz se présente comme l'un des « *Valeureux de France* », « *durant les veillées d'hiver lisant en pleurs Ronsard et Racine* »[13].

L'attendrissement n'en est pas moins sincère, chez les cousins qui lisent « ensemble »[14] les classiques français. Si les grands livres peuvent servir d'instruments à l'accès opportuniste à une élite, c'est que fondamentalement ils agrègent : au sens large à une culture, mais aussi, plus immédiatement, au petit cercle qui partage leur lecture. Dans la prière matinale, chez les Sarles, chaque voix apporte son timbre à un passage de l'Écriture : le pasteur et la cuisinière communient dans le respect que leur inspire le mot « *oint* », tandis que le douzième chapitre de l'Évangile de

---

1 *Belle du Seigneur*, p. 635.
2 *Solal*, p. 297.
3 *Ibid.*, p. 117.
4 *Mangeclous*, p. 442.
5 *Ibid.*
6 *Belle du Seigneur*, p. 186.
7 *Mangeclous*, p. 592 et *Belle du Seigneur*, p. 28.
8 *Solal*, p. 156.
9 *Mangeclous*, p. 379.
10 *Belle du Seigneur*, p. 296.
11 *Mangeclous*, p. 400.
12 *Solal*, p. 114.
13 *Belle du Seigneur*, p. 130.
14 *Solal*, p. 101.

Luc fait résonner la « *sentimentalité chevrotante* » de Mme Sarles et « *l'énergie* » redoutable de Ruth Granier – seule Aude trahissant un écart par ses « *fautes grossières d'inattention* »[1].

L'accès aux grands ouvrages culturellement fondateurs départage donc moins qu'on pourrait s'y attendre les lecteurs céphaloniens et ceux de la bonne société genevoise, et ce non seulement par le choix des titres, unifié par une culture commune, mais également par le rapport aux livres, que traversent les mêmes curiosités et les mêmes vanités.

- Les ouvrages de grande consommation

Avec le roman populaire dans lequel se plonge Mariette, on change de catégorie : peu se souviennent du prolifique Charles Mérouvel, feuilletoniste qui publia à partir de 1889 *Les Crimes de l'amour*, ajoutant à *Chaste et Flétrie* (réédité tout de même chez Oswald en 1978) *Abandonnées, Mortes et vivantes* et *Fleur de Corse.* De la catégorie des lettrés, qui pratiquent une lecture « *savante* » en espérant y trouver connaissances et sagesse, on passe à celle des lecteurs dits « *ordinaires* », qui cherchent dans les livres, à travers l'identification aux personnages, du plaisir, de l'émotion et des enseignements directement applicables dans la vie pratique[2]. Mais les amateurs de romans policiers, tel Adrien, savant qu'on peut aisément glisser d'un type de lecture à l'autres. D'autres basculent plus radicalement, dans un sens régressif : Maïmon, qui jadis s'est usé dans de « *longues veilles sur les livres de cabale* », désorienté par l'âge et par le repli dans le souterrain de Saint-Germain, se fait lire « *des romans mondains* »[3] en rêvant de se chercher une fiancée.

Les romans d'un abord facile ne comptent toutefois pas parmi les lectures les plus mentionnées dans l'univers cohénien. En revanche, parmi les ouvrages de consommation courante, une multitude de guides et d'ouvrages techniques passent entre les mains des personnages. Saltiel avant d'être reçu par Solal à la SDN, se prémunit d' « *un antique* Manuel à l'usage des gens de cour »[4], sous la conduite duquel il essaie des révérences ; Hippolyte Deume agace son épouse qui prépare la réception du Sous-Secrétaire Général de la SDN en déclamant les instructions d'un « *guide des convenances* »[5]. Il ne s'agit pas seulement de surmonter les embûches de la vie sociale, mais aussi d'aplanir toutes les difficultés de la vie pratique : Hippolyte a pour livre de chevet *Les Mille et Un Trucs du Petit Débrouillard*[6] ; les Valeureux font tous les achats suggérés par le « *manuel de Loiseau* »[7] avant de se risquer aux joies du camping. L'érotisme aussi a ses techniques : Adrien applique soigneusement ce qu'il a retenu de l'art des préliminaires dans le Kâma Soutra[8]. *Quid* de la vie spirituelle ? On reliera à la gamme des ouvrages techniques les multiples « *pripranpran* » – « Veille et prie », « Prie et veille », « Prie et vis », « Prends et lis »… – classés « *dans l'ordre de difficulté* », qu'Antoinette conseille à son époux pour son perfectionnement intérieur[9].

Là encore, on est frappé par la prédominance des traits communs sur les multiples petites variations individuelles et sociologiques qui marquent les lectures ; surtout, ces traits communs estompent les frontières entre lecture érudite et lecture ordinaire. La lecture se partage et son plaisir brûle de se communiquer : il circule de la femme de chambre des voisins à Mariette, qui se fait prêter *Chaste et flétrie*, comme entre les Valeureux réunis autour de Montaigne. Dans la solitude, le plaisir de lire se conjugue avec les satisfactions de la gourmandise : Antoinette assortit d'« *une plaque de beure de cacao vitaminé* » le parcours de *L'Oiseau étranger,* de Mme Ingeborg Maria

---

1 *Ibid.*, p. 150-151.
2 Voir Christine DETREZ, « Du côté des lecteurs et des pratiques de lecture », in Jean-Yves MOLLIER, *Où va le livre ?*, Paris, La Dispute, coll. État des lieux, 2007, p. 263 et 273 *sqq.*
3 *Solal*, p. 297.
4 *Ibid.*, p. 118 et 264
5 *Belle du Seigneur*, p. 137.
6 *Ibid.*, p. 140 et *Mangeclous*, p. 664.
7 *Mangeclous*, p. 616.
8 Voir *Belle du Seigneur*, p. 225.
9 *Ibid.*, p. 663.

Sick »[1] – roman autobiographique qui narre l'enfance en pays étranger d'une fillette à l'âme d'élite, orpheline d'un attaché d'ambassade, et dont la traduction du danois a paru à la Baconnière en 1936. Adrien se promet d'unir la dégustation d'un roman policier à un « *dîner formidable* », pris au lit, pour fêter sa première nuit en mission au George V. La lecture de Bergson se laisse accompagner par Ariane de douceurs, « *bonbon très dur* » ou « *fondants au chocolat* »[2]. Rien de très étonnant à vrai dire : le lecteur cultivé est celui qui a su hausser les ambitions de sa lecture sans en perdre le plaisir et qui concilie détente et étude autour du livre. Ce que l'on retiendra surtout, c'est que l'œuvre reflète l'état d'une culture dans laquelle le livre reste le support principal d'accès aux divers degrés de la connaissance, du savoir-faire à la science, de la sagesse pratique à la philosophie, de la compétence linguistique à l'accès aux mystères religieux, et qu'il est un objet intégré à la vie courante de l'ensemble des couches sociales.

- Les journaux

Le développement des médias est aussi reflété. La presse a envahi les foyers. Mais le rapport au journal des personnages ne concurrence pas leur rapport au livre, dont il est voisin. De même qu'elle ne s'est jamais commise avec des romans par « horreur du mensonge », la tante d'Ariane s'abstient de lire le *Journal de Genève* auquel elle s'est abonnée par tradition familiale et dont elle se croit même actionnaire : sa réprobation frappe « *les parties inconvenantes, entre autres : la page de la mode féminine, le feuilleton des romans au bas de la deuxième page, les annonces matrimoniales, les nouvelles du monde catholique, les réunions de l'Armée du Salut* »[3]. Mme Sarles trouve au contraire dans les quotidiens les mêmes aliments édifiants que dans des ouvrages pieux : la rubrique nécrologique offre l'occasion d'une bonne pensée pour les défunts connus, et une intention de « *propagande morale* » gouverne le recensement des « *entreprises diverses de l'esprit malin : cambriolages, incendies d'usines californiennes, cyclones et typhons, combats de boxe, chutes de grêle sur les vignobles, divorces et réunions socialistes* »[4]. L'affaire du capitaine Blum suscite, comme l'affaire Dreyfus, la parution d'ouvrages d'actualité et le positionnement des journaux : Saltiel, que l'on voit feuilleter un livre de Lazare Bernard, réunit ses cousins autour du quotidien français qui soutient l'innocence du capitaine pour leur en lire les « *paroles d'espoir* » – ils s'y sont abonnés et communient dans cette lecture comme dans celle de Racine[5]. Quant à Adrien, la lecture d'un journal lui offre les mêmes plaisirs solitaires de dégustation que celle des romans policiers, accrus par leur clandestinité : « *Exquis. Manger de bonnes choses en lisant non pas du Claudel, mais le dernier numéro de* Détective. *Si quelqu'un de sa connaissance se trouvait au restaurant, il s'arrangerait tout de même pour lire en dissimulant cet hebdomadaire peu élite.* »[6]

Comme le choix des lectures exhibées, le choix des journaux contribue au façonnement de l'image de soi que l'on souhaite donner à l'extérieur et que l'on désire, peut-être plus encore, se donner à soi-même : si Saltiel lit *Le Temps*, selon Solal, c'est que les autres journaux ne sont « *pas assez distingués pour ce dégustateur de haute politique* »[7]. Ariane, elle, achète le *Daily Telegraph* « pour ne pas perdre contact avec l'Angleterre »[8]. Plus aisément encore que le livre, le journal flatte le narcissisme de ses lecteurs : Hippolyte se réjouit d'avance, en voyant la neige tomber, de lire « *l'article du* Journal de Genève »[9] qui va lui renvoyer l'image du petit instant vécu, transfiguré en événement médiatique. La presse ne promeut pas seulement la prose d'un adolescent brillant, tel

[1] *Mangeclous*, p. 665.
[2] *Ibid.*, p. 592 et *Belle du Seigneur*, p. 28.
[3] *Belle du Seigneur*, p. 16 et 14.
[4] *Solal*, p. 155.
[5] *Ibid.*, p. 116. Lazare Bernard est le vrai nom de l'auteur de *L'Affaire Dreyfus – Une erreur judiciaire*, paru en novembre 1896 sous le nom de plume de Bernard Lazare.
[6] *Mangeclous,* p. 674.
[7] *Ibid.,* p. 569. Il s'agit bien évidemment ici du quotidien français fondé en 1861 sur le modèle du *Times* et dont l'autorité s'imposa jusqu'à sa compromission avec Vichy ; il servit notamment d'organe d'expression officieux à la diplomatie du Quai d'Orsay.
[8] *Belle du Seigneur*, p. 10.
[9] *Mangeclous*, p. 667.

Solal dont Adrienne a fait accepter une nouvelle par une revue ; elle fait aussi miroiter à Hippolyte la victoire à un concours de mots croisés – il a envoyé sa réponse au *Petit Haut-parleur*[1].

La lecture est donc un acte puissamment intégré à la vie quotidienne des personnages, toutes origines sociales confondues ; ils voient en elle une source de connaissances et de plaisir, conciliant généralement de façon assez harmonieuse ces deux dimensions, sinon face à tous les ouvrages, du moins dans leur alternance. Mais ils prédéterminent évidemment assez fortement par leurs choix les fruits qu'ils en tireront, et il convient d'évaluer la profondeur de l'action que leurs lectures exercent sur leur existence et dans leur intériorité.

L'INTERIORISATION DE LA LECTURE

- La lecture stérile

Le comte de Surville, qui a une prédilection pour *Le Figaro* en raison de l'action bienfaisante de son papier glacé sur les démangeaisons de son postérieur[2], est l'emblème d'un rapport au texte écrit insoucieux de toute intériorisation ! Il est aussi, plus simplement, le représentant le plus caricatural du dédain avec lequel les hauts fonctionnaires de la SDN traitent les sources d'information qui devraient alimenter leur action. Solal paraît bien naïf quand, secrétaire d'un sénateur, il « *dévor[e] les ouvrages de finances […], feuillet[te] les collections des grands journaux d'opinion, dépouill[e] les procès-verbaux des conseils d'administration* »[3]. Adrien se fait apporter *La Tribune* et *Paris-Soir*, mais met bien moins de zèle à « *marmonn[er] les titres* » du quotidien suisse, et le *Statesman's Year Book* lui sert à poser son miroir de poche[4]. Il fait plus de cas d'*Art et décoration,* la « *revue chic* »[5] à laquelle il a fait abonner le service des périodiques de la SDN, afin de s'en inspirer pour ses réceptions mondaines.

Mais à Céphalonie aussi, on sait faire de la lecture un simple alibi, à l'image de Saltiel qui fait mine de « *s'absorber dans la lecture d'un gros livre* »[6], dans la bibliothèque de Gamaliel, pour écouter en douce la conversation de Mme de Valdonne, du rabbin et de Solal. Que dire de Solal, qui feint de lire le *Traité des bénédictions* sous le regard de son oncle, le jour où il a dérobé des perles à Adrienne, tout en nourrissant des pensées érotiques[7] ? Il peut bien réaliser pour son père un travail « *admirable* »[8] d'exégèse talmudique ; l'exercice de virtuosité intellectuelle n'indique pas que la lecture soit intériorisée ! Il en va de même quand Ariane s'informe sur la mystique hindoue entre un bain et une conversation imaginaire avec une duchesse, en imaginant qu'elle prend un bain de soleil[9].

Même soupçon quand Mangeclous s'arrête dans sa lecture admirative du *Capital* pour caresser un chèque dans sa poche : « *Décidément, ce Karl Marx exagérait et devait sans doute crever de faim* », conclut-il[10]… Relativiser une pensée en l'expliquant par les circonstances présumées de son engendrement est un bon moyen d'en esquiver le dérangement. En traitant Amiel de « *limace embêtante ridicule avec ses combinaisons de mariage* »[11], Ariane use aussi de l'argument biographique, prétexte pour ne pas se lancer dans la thèse qu'elle envisageait de rédiger. À entendre Solal vilipender Proust pour « *ses hystériques flatteries à la Noailles* » [12], on pourrait pourtant présumer que

---

[1] Voir *Solal,* p. 126 et *Belle du Seigneur*, p. 666.
[2] Voir *Belle du Seigneur*, p. 514.
[3] *Solal,* p. 171.
[4] *Belle du Seigneur*, p. 49 et 60. C'est bien entendu de *La Tribune de Genève* qu'il est question.
[5] *Ibid.*, p. 76.
[6] *Solal,* p. 114.
[7] *Ibid.*, p. 92.
[8] *Ibid.*, p. 97.
[9] *Mangeclous,* p. 595.
[10] *Ibid.*, p. 442.
[11] *Belle du Seigneur*, p. 186.
[12] *Ibid.*, p. 878.

les comportements de l'auteur ont le pouvoir de discréditer une œuvre. Mais Saltiel, priant pour l'auteur de la *Recherche* « *parce qu'il aimait sa grand-mère* »[1], rachète Proust et du même coup fait sourire de la confusion entre l'auteur et ses personnages. Il semble bien, au final, que l'approche biographique soit plus suspecte chez Cohen de stériliser la lecture des œuvres que de donner des arguments sur leur valeur.

Il est assez amusant de constater qu'Adrien, face aux dossiers déposés sur son bureau, pratique une certaine forme de critique littéraire, faite d'appréciations stylistiques et d'une curiosité pour l'histoire du texte, ainsi que pour le décryptage de l'intention de l'auteur. La licence de lettres qu'il a jadis entamée, sans en réussir hélas les examens, a peut-être donné à son approche de l'écrit un petit vernis lansonien : « *Il aimait bien feuilleter les nouveaux dossiers qui arrivaient, en lire l'histoire et les périples sur la feuille-minute où s'échangeaient de brèves correspondances administratives, se moquer du style de ses collègues exotiques, déceler des ironies, répondre élégamment aux notes de Van Vries.* »[2] Le plaisir n'est pas celui du texte – la lecture des dossiers lui est une corvée –, mais de ses marges et de son histoire. Sur la feuille-minute remplie par les collègues entre lesquels circulent les dossiers se décèlent « *des crasses et des coups de Jarnac* », et le romanesque de la politique et de l'intrigue, quoique réduit aux dimensions mesquines d'acrimonies entre collaborateurs, infiltre un petit goût d'aventure dans l'ennui de la vie professionnelle : « *Bref, l'arrivée des nouveaux dossiers, aussitôt feuilletés avec avidité, lui apportait un peu d'air du dehors, était un événement piquant, une distraction, une diversion, et en quelque sorte la visite de touristes de passage à un solitaire cafardeux en son île déserte.* »[3] L'actualité dramatique reflétée par les documents dont il recule indéfiniment le traitement ne l'émeut en rien ; sa réponse se limite à ajouter quelques lignes de commentaire aux marges du texte. Transposée dans le domaine de la critique littéraire, la figure de lecteur qui se dessine ici est évidemment à l'extrême opposé de celle de l'interprète « *responsable* » décrit par George Steiner, celui qui donne « *réponse* » aux œuvres en acceptant de les laisser bouleverser son espace intérieur[4].

- La lecture confortante

L'esquive d'un tel bouleversement relie à la lecture stérile celle que l'on appellera confortante, celle qui ne met en pas en danger quiétude et certitudes. Les ouvrages dont Adrienne s'entoure aux Primevères – « *De beaux livres, Proust, Meredith* »[5] – ont pour fonction d'orner une vie calme et confortable, conjurant le souvenir des folies commises avec Solal. Hippolyte, quoique rétif aux « *pripranpran* », « *se réjouissait de lire quelque beau livre bien réconfortant l'assurant que tout était bien sur terre et que tout serait encore mieux au ciel* »[6] ; on voit Antoinette s'entretenir avec lui de leurs placements tout en feuilletant la Bible, puis savourer un ouvrage intitulé *Charité parfaite*, s'interrompant parfois « *pour faire de petites approbations souriantes ou pour noter, sur le verso d'un vieux bordereau de banque, des passages du noble livre* »[7]. L'effet « *tellement bienfaisant* » qu'elle reconnaît à un livre sur Helen Keller, « *cette admirable aveugle et sourde-muette toujours tellement joyeuse* » est probablement de l'encourager dans sa propre satisfaction de l'existence[8]. Et sa déclamation des « *Pauvres* » d'Anna de Noailles, qu'elle s'entraîne à réciter avec des modulations expressives en vue de la vente de charité des « *Dames Belges* », lui inspire une exhortation qui ne devrait pas avoir trop de conséquences sur son train de vie – « *soyons humbles en pensée et pauvres en pensée, toujours !* »[9] Ce

---

1 *Mangeclous,* p. 593.
2 *Ibid.,* p. 652.
3 *Belle du Seigneur,* p. 45.
4 George STEINER, *Réelles présences. Les arts du sens*, trad.. Michel R. de Pauw, Paris Gallimard, coll. Folio, 1991 [1989], p. 27.
5 *Solal*, p. 153.
6 *Mangclous,* p. 640.
7 *Ibid.*, p. 663.
8 *Belle du Seigneur*, p. 25.
9 *Mangeclous*, p. 669-670.

qu'Adrien pour sa part retient d'une biographie de Mozart, c'est le chapitre consacré à la misère du compositeur, à l'aune de laquelle il mesure sa propre réussite : « *Après une enquête auprès de la section économique sur le pouvoir d'achat de diverses monnaies européennes entre 1756 et 1791, il en était venu à la conclusion que lui, Adrien Deume, gagnait dix fois plus d'argent que l'auteur des* Noces de Figaro *et de* Don Juan. »[1]

Plus inquiétant est l'appui qu'Antoinette requiert des textes bibliques pour ses préjugés, quand elle évoque la méningite foudroyante qui emporta le pharmacien Jacobson, séducteur de sa sœur : « *"Comme passe le tourbillon, ainsi disparaît le méchant". Proverbes, chapitre X, verset 25. Bref, tu vois que les Juifs il faut toujours s'en méfier.* »[2] Mais on ne peut ignorer que Solal lui-même met allègrement sa culture biblique, littéraire et philosophique au service de sa propre rhétorique, sans craindre les contradictions qui dénoncent sa mauvaise foi. Au soir du reniement, il accable Saltiel d'invectives contre le peuple juif : « *Les condamnations à mort pleuvent dans votre Deutéronome. Épictète a fait mieux, et avec plus de modestie. Et quels sont vos grands hommes ? […] Un Spinoza, qui a mis l'univers à la glacière, ou ce socialiste allemand ? […] Ou quoi, un Heine, ce singe tuberculeux, faiseur de bons mots ?* »[3] Aude, à la Commanderie, ne sera pas dupe de ses incohérences : « *Avant-hier, il avait porté Spinoza aux nues, mais pour écraser Michel-Ange. Et hier, Spinoza était devenu un "pauvre métasturbateur"* »[4].

- La lecture assimilée

De tels jeux avec les œuvres, même entachés de malhonnêteté, supposent toutefois une appropriation : même si elles ne bouleversent pas l'espace intérieur des personnages, elles se gravent dans leur esprit. Dans l'univers culturel des romans cohéniens, la mémoire est tapissée de citations. Elles peuvent certes mettre comiquement en accusation le personnage qui les profère, comme Adrien qui convoque Lamartine pour saluer ses velléités de se mettre à l'ouvrage – « *Ô travail, sainte loi du monde* »[5]… La mémorisation peut être purement opportuniste, lorsque le même Adrien se félicite d'avoir appris un poème des *Galions du Conquistador*, la plaquette due au délégué argentin de la SDN[6]. Quand Solal cite Pascal, il donne voix à sa propre ambition frustrée : « *Que la noblesse est un grand avantage qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe d'être connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine.* »[7] Du moins la mémorisation, presque exacte, de cette longue phrase traduit-elle chez lui une conscience des vanités du jeu social, même s'il est encore loin d'échapper à ses prestiges. Plus intime encore est l'imprégnation d'Aude par l'extrait du *Centaure*, de Maurice de Guérin, qu'elle se récitait jadis et dont la remémoration nostalgique dans la déréliction de la rue Calvin est encore teintée du romantisme qui le baignait, même si elle a oublié qu'il s'agissait d'un poème en prose : « *Les cavales aimées par les vents dans la Scythie la plus lointaine. J'aimais ces vers autrefois.* »[8] La même citation, plus longue, ressurgira dans un des monologues intérieurs d'Ariane, alimentée de toutes les frustrations de son mariage[9]. Le par cœur, enfin, témoigne d'une lecture profondément intériorisée, quand Saltiel chante les psaumes en préparant « *de délicieux petits dîners* » ou quand Salomon vante sur le mode du Cantique des Cantiques son eau d'abricot, fraîche « *comme les yeux de la gazelle et comme les lèvres de la Sulamite* »[10], dans une légère et poétique sacralisation de la vie quotidienne.

---

1 *Belle du Seigneur*, p. 52.
2 *Ibid.,* p. 230.
3 *Solal,* p. 278-279.
4 *Ibid.*, p. 286.
5 *Belle du Seigneur*, p. 46.
6 Voir *ibid.*, p. 56.
7 Le texte exact de la pensée 95 est le suivant : « *met un homme en passe, connu et respecté comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans* » (Blaise PASCAL, *Pensées*, dans *Œuvres complètes,* éd. Michel Le Guern, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, t. II, p. 572).
8 *Solal,* p. 322.
9 Voir *Belle du Seigneur*, p. 180.
10 *Solal*, p 142 et 190.

Plus étonnamment, les manuels techniques sont aussi les supports d'une transfiguration du quotidien, qui fait du petit père Deume « *un poète de la vie bourgeoise, mais un poète tout de même* » : « *Il adorait mettre à exécution les trucs du Petit Débrouillard pour lequel il éprouvait des sentiments de vénération, croyait à ces trucs de toute âme fervente, se mourait d'envie de les essayer. C'était avec un trouble délicieux qu'il apprenait, dans le susdit ouvrage ou dans* L'Art d'économiser sans se restreindre *ou dans* Procédés pratiques et tours de main *comment mettre une pièce invisible au talon, comment fabriquer du savon à détacher* »[1]. La qualité de poète, donc, se manifeste dans un certain rapport à la lecture (et non, notons-le, à l'écriture) : dans une lecture jouissive, admirative et fervente, impliquant la réponse d'une application. Hippolyte ne cherche à en tirer que des bénéfices pratiques, et sans doute plus encore fantasmatiques, poursuivant le rêve d'une maîtrise astucieuse du réel. Mais il ne s'en rattache pas moins, si trivial que soit le livre dont il se nourrit, à tous ceux pour qui lire est une activité vitale ; les conséquences calamiteuses du zèle mis, sur les conseils de ses guides, à « *nettoy[er] les pendules si ingénieusement qu'elles en claquaient* »[2], infiltrent dans ses bricolages quelque chose du caractère autotélique de l'activité esthétique.

Le jeune Solal pousse quant à lui jusqu'à l'imitation l'intériorisation des fictions qui nourrissent son imaginaire. Il suit « *à la sortie d'un théâtre* » un vieillard affolé pour le détrousser, et c'est en « *obéissant à la tradition* » qu'il l'accoste en lui demandant du feu ; le discours qui suit prend l'allure de confidences cyniques caractéristiques du romanesque noir : « *Ce n'est pas dans dix jours que je veux jouir de toute la vie, mais ce soir. Je veux Adrienne demain ou après-demain. D'ailleurs je ne lui accorde pas plus d'importance qu'elle n'en a. Pour la conquérir (bêtise !) j'ai besoin d'argent.* »[3] À treize ans déjà, ce garçon précoce semblait avoir lu Nietzsche quand il assommait son précepteur afin de lui dérober une invitation pour une réception au consulat français de Céphalonie : « *Il faut être fort et n'être pas sage. Haine aux moutons.* »[4] – « *[…] qu'est-ce qu'un mouton pour un aigle !* / il hait les moutons / *Moi aussi je fonds / là en bas, plein de convoitise, / sur ces troupeaux d'agneaux / les déchirant, ruisselant de leur sang* »[5], écrivait Nietzsche dans un poème de 1884. On ne reviendra pas sur l'empreinte laissée sur Solal par la figure de Zarathoustra, jusqu'au dénouement du roman, où l'aigle paraît à son ciel.

L'adolescent encore tendre prend tout de même la peine de panser le mouton qu'il a occis. Comme les garçons de sa génération, il a dû surtout vibrer à la lecture d'Alexandre Dumas et de Jules Verne. À un autre passant détroussé, de son cheval cette fois, ne se présentera-t-il pas comme étant « *les trois mousquetaires* »[6] ? Il n'est pas impossible que la référence du costume russe qu'il se fait confectionner pour éblouir Adrienne soit à chercher du côté de Michel Strogoff. Mais le thème russe trouve d'autres résonances intertextuelles. On saura que Solal a lu Dostoïevski, et plus précisément *L'Idiot*, en le voyant songer au général Ivolguine à l'occasion d'une conversation à Genève. La référence s'impose d'autant plus que le romancier russe a vécu à Vevey. La fascination joue peut-être toujours, inconsciemment, quand le héros connaît à Dresde, ville où Dostoïevski a brûlé les brouillons de *L'Idiot*, une « *indicible aventure* »[7] spirituelle qui le pousse à demander le baptême, et à se déposséder de tous ses biens en brûlant quarante millions. C'est encore en « *prince couvert de soie et de franges* »[8] qu'il se dressera dans son costume russe face à Aude endormie.

Si la référence s'impose aussi aisément autour de Solal, c'est que les jeunes femmes qu'il séduit, comme lui, goûtent l'auteur russe. Au costume russe du héros fait pendant la « robe

---

1 *Mangeclous,* p. 664.
2 *Ibid.*
3 *Solal*, p. 147. Jean-Marie SCHAEFFER définit le romanesque noir comme celui qui inverse la polarisation courante des valeurs entre le bien et le mal (voir « La catégorie du romanesque », dans *Le Romanesque,* dir. Gilles DECLERCQ et Michel MURAT, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 298).
4 *Solal*, p. 118.
5 Friedrich NIETZSCHE, *Poèmes (1858-1888. Dithyrambes pour Dionysos*, trad. Michel Haar, Paris, Gallimard, coll. Poésie, 1997, p. 90 (souligné dans le texte).
6 *Solal*, p. 255.
7 *Ibid.*, p. 310.
8 *Ibid.*, p. 356.

russe »[1] d'Aude, tout aussi portée aux identifications vestimentaires. Adrienne peut bien se montrer ironique quand sa jeune amie, après l'avoir accusée de ne « *comprend[re] rien à Dostoïevski* », clôt ses paupières et « *soupir[e] de nostalgie en pensant à des vies de souffrances* » – « *Tu as besoin de te marier, petite* », riposte-t-elle[2]. Elle cède elle-même aux vertiges dostoïevskiens en voyant en Solal un Muichkine, quand elle contemple sur son visage endormi un « *sourire étrange d'idiot ou d'épileptique* » et se flatte d'avoir la première « *deviné l'attente et l'espoir de cet homme si simple, si bon en réalité, si pur et qui cachait sa naïveté sous des rires et des étrangetés* »[3]. Et si le suicide d'Adrienne reflète celui d'Anna Karénine, c'est sans doute qu'elle a lu Tolstoï aussi.

Ariane s'identifie par prédilection aux héroïnes de théâtre et d'opéra. Un peu sarcastique au souvenir des scènes de théâtre jouées avec sa sœur dans le grenier de leur enfance, elle incarnant « Phèdre brûlante » ou Desdémone, elle continue à rêver sur la complainte d'Électre à Mycènes, et à se voir en Yseult ou Brunehilde « *abandonnée dans l'île de feu* »[4]. Faut-il voir dans ces exaltations lyriques la source de sa liaison avec un chef d'orchestre allemand ? Une autre lecture l'y prédisposait plus directement encore : celle de *Jean-Christophe*, dans laquelle elle communiait avec Éliane à seize ou dix-sept ans : « *il y avait là-dedans tout ce qu'il fallait à deux petites protestantes païennes puritaines il y avait la musique il y avait une religion vague donc acceptable il y avait une sensualité artiste il y avait des règles de vie noble et puis surtout il y avait le génie musical de ce crétin de Jean-Christophe qu'on admirait follement bref deux petites idiotes* »[5].

L'imitation romantique qui conduit les lectrices de romans russes sous les roues d'un train et le schéma bovarique qui fait tomber des sommets lyriques de Romain Rolland à la trivialité d'un adultère bourgeois mettent évidemment en cause l'identification de la vie au roman. Mais la voix narrative est loin de tenir toujours cette identification dans une distance ironique. On le voit bien lorsqu'elle attire sur le suicide tolstoïen d'Adrienne cette pitié à laquelle était surtout sensible le lectorat français des romanciers russes dans l'entre-deux-guerres[6] ; l'héroïne trouve bien plus grâce alors aux yeux de son créateur que lorsqu'il la mettait en scène lisant un roman de Dostoïevski « *avec le sourire imbécile, distant et confortable de la femme cultivée qui comprend* »[7]. Une réflexion complexe se poursuit donc dans l'œuvre sur l'aptitude de la littérature à offrir des modèles herméneutiques à l'existence.

LA LECTURE DE L'EXISTENCE

- Une vie poreuse au romanesque

Il paraît assez naturel que les jeunes gens cherchent dans les livres une initiation à la vie. Aude tente d'interpréter la conduite de Solal, qui s'est introduit dans sa famille, à leur lumière, insatisfaisante toutefois : « *tous les livres décrivaient mal la méchanceté de cet homme qu'elle avait surpris tout à l'heure parlant avec dureté à Adrienne qui évidemment l'aimait en secret.* »[8] Une des étapes de la séduction de la jeune fille a pour théâtre la bibliothèque des Primevères. La pile de livres qu'elle vient y chercher est le prétexte limpide pour provoquer une explication avec l'homme qui l'a surprise nue le matin même, au bord du lac. Lorsqu'il l'interroge sur ses « *recherches bibliographiques* »[9], l'ironie est dirigée contre cette fonction de prétexte, mais vise aussi le détour par les livres de la curiosité

[1] *Ibid.,* p. 150.
[2] *Ibid.,* p. 153.
[3] *Ibid.*, p. 252.
[4] *Belle du Seigneur,* p. 180.
[5] *Ibid.*, p. 184. On ne s'étonne pas que le prénom de Serge surgisse immédiatement dans la suite du monologue.
[6] « *Seigneur, aie pitié de nous* » : tels sont les mots qui concluent le récit de la mort d'Adrienne ; la douceur du sourire avec lequel elle s'est retirée de la chambre de Solal, laissé à Aude, lui a fait « *éternellement trouver grâce devant Dieu* » (*Solal*, p. 253-254).
[7] *Ibid.*, p. 152.
[8] *Ibid.*, p. 178.
[9] *Ibid.*, p. 179.

amoureuse juvénile. Lui-même a encouragé ce détour avec quelque perversité lors d'une conversation menée devant la belle, occupée à lire, avec son fiancé : « *il parla de* Lamiel *et se dit amoureux des héroïnes de Stendhal. (Aude tourna dix pages.) Puis il décrivit les* Courtisanes *de Carpaccio* »[1]. Sans tarder, l'auditrice commande le roman à son libraire, avec des reproductions du peintre vénitien. D'Aude a déjà été évoqué un « *envol stendhalien de robe* »[2], et Solal lui a tendu un miroir en mentionnant Lamiel, audacieuse jeune personne curieuse de connaître l'amour physique.

En faisant du livre un instrument de séduction, le héros de Cohen joue sur la porosité de la vie au romanesque. Si le romanesque sert de guide de lecture à la vie, c'est bien parce qu'il s'inscrit en elle. Avant de s'abandonner au charme de Solal, Aude tente de dévaloriser comme des « *histoires de roman-feuilleton* »[3] les exploits qu'on lui a rapportés, traits de bravoure guerrière et civique, sans se convaincre pour autant que le récit en ait été exagéré. Saltiel, lui, paraissait bien extravagant, quand il est parti en bateau à la recherche du jeune héros, à l'époque où il avait fui avec Adrienne : « *Sous la lune, il lisait alternativement un roman policier et un livre d'aventures au Far West. Il espérait trouver des suggestions dans ces lectures appropriées aux circonstances et se proposait de suivre son neveu à la piste ou de trouver à Brindisi quelques cheveux blonds de Mme de Valdonne.* »[4] On comprend qu'il ait été pris pour un aliéné à son arrivée en Italie. Le récit marque ses distances face au doux rêveur qui prend les romans comme modèles de comportement… mais on est justement dans un roman, et l'enquêteur va retrouver le fugitif. La diégèse, tout en dénonçant en surface l'illusion romanesque, en comble dans les faits les attentes. Si Saltiel encore accepte le choix de Solal pour un pensionnat à Aix-en-Provence, c'est notamment parce qu' « *un roman de cape et d'épée, lu dans sa jeunesse, s'y déroulait* »[5]. A-t-il tort de céder à cet argument, sachant que son neveu, précisément, suscite autour de lui le romanesque, en allant jusqu'à jouer les mousquetaires ?

Les goûts littéraires de Solal lui-même reposent sur la conviction que la vie circule dans les romans, une vie intense. Soupesant le livre « *harmonieux, décanté, dépouillé* » qu'a produit Jacques, il oppose au plumitif raffiné les écrivains qu'a « *bénis le sombre Seigneur étincelant de vie* », et songe « *à Sancho, au général Ivolguine et aux Valeureux* » – renvoyant Cohen lui-même du côté des bénis de l'inspiration[6]. Que *Don Quichotte* soit l'une des grandes œuvres critiques de l'illusion romanesque n'empêche que le désir du romanesque soit une expression de l'énergie du flux vital. Et mêlant ses propres oncles aux personnages des livres qu'il aime, Solal efface les frontières entre le roman et la vie, effet évidemment démultiplié puisque les Valeureux, comme lui d'ailleurs, sont eux-mêmes les personnages d'un roman dont les frontières avec la vie du lecteur s'évanouissent pareillement.

Cohen multiplie de tels effets de mise en abyme, prisés dans la littérature de l'entre-deux-guerres. Salomon, dans le premier roman, se flatte d'être « *le principal personnage* » de l'histoire qu'un coreligionnaire, a-t-il appris, est en train d'écrire ; Saltiel en sait un peu plus : « *[…] ne sais-tu pas qu'un livre tout entier appelé* Solal *a été écrit sur moi avec mon propre nom et que l'écrivain de ce livre est un Cohen dont le prénom étrange est Albert ?* »[7] Se hissant dans le réel, il fait entrer son propre créateur dans la fiction : « *[…] cet Albert, né en l'île de Corfou voisine de la nôtre, est le petit-fils de l'Ancien de la communauté de Corfou qui faillit épouser ma mère, ce qui fait que cet Albert est en quelque sorte mon parent !* »[8] s'exclame-t-il. Et quand il se vante d'être ainsi devenu célèbre jusqu'à Ceylan – un article sur le roman ayant de fait été publié dans le *Ceylan Observer*[9] – la fiction s'émerveille par sa voix de sa propre irrigation du monde. Une belle image surgit dans la réflexion grave d'Aude, au souvenir de la mort d'Adrienne et de la scène de jadis, où elle l'avait provoquée alors qu'elle était en train de

[1] *Ibid.*, p. 174.
[2] *Ibid.* p. 152.
[3] *Ibid.*, p. 174.
[4] *Ibid.,* p. 136.
[5] *Ibid.*, p. 143.
[6] *Ibid.*, p. 175.
[7] *Ibid.,* p. 223 et *Mangeclous*, p. 537.
[8] *Ibid.*
[9] Voir *Solal,* notes, p. 1277.

lire : « *Les roues du train sur le beau corps d'Adrienne. Le regard d'Adrienne, si doux lorsqu'elle avait refermé le livre. Et maintenant elle était un crâne avec des cheveux et des os.* »[1] Le geste de refermer le livre devient symbolique de l'acte de quitter la vie – lui-même accompli de façon littéraire par la descendante d'Anna Karénine.

L'identification du romanesque, note Alain Schaffner, suppose une comparaison entre l'expérience de lecture et celle de la vie ; la notion a donc la valeur d'articuler le monde réel et celui des œuvres[2]. Chez Cohen, le choix du romanesque par les personnages, qu'ils soient lecteurs ou agissants, est l'expression d'une ardeur à vivre qui informe l'existence, par-delà la naïveté première de l'illusion. Et c'est cette ardeur qui se trouve érigée en qualité première de l'écriture.

- Des livres au réel

Par ses extravagances mêmes, le romanesque suscite chez les lecteurs une interrogation sur leur vision du monde et sur les normes de leurs comportements. Albert Cohen se plaît à mimer l'échange qu'il pourrait avoir avec ses lecteurs, en interrogeant leur horizon d'attente. Les Valeureux dans *Mangeclous* commentent le projet de roman dont Solal s'est ouvert à Saltiel, et qui correspond en fait à celui qui est en train de s'écrire. Que doit faire le héros, qui s'est introduit dans la chambre d'une femme à qui il n'a jamais encore parlé ? Le lecteur moral, Salomon, suppose qu'il ne s'en approchera pas, « *par honnêteté* » ; le lecteur cynique, Michaël, raille « *le sans-cervelle* » qui aurait mieux fait de mener sa séduction tambour battant ; Saltiel suggère qu'il trouve un intermédiaire pour arranger le mariage, Mattathias, qu'il s'enquière de la dot ; Mangeclous aurait préféré que le mariage soit l'objet d'une intrigue financière[3]. En offrant au public des Valeureux sa vie comme un livre virtuel, Solal déclenche le débat sur les normes et valeurs de l'existence.

Il est amusant de voir la lecture érudite elle-même ramener au réel un homme qui aspire par elle à s'élever dans les plus hautes sphères de l'esprit. Le pasteur Sarles a trouvé « *dans un manuscrit inédit de Bèze un trait piquant de l'enfance de Calvin* » et partage à Aude son émerveillement : « Il paraît que notre réformateur, lorsqu'il avait dix ans, jouait aux billes. »[4]

- La haine de la lecture

Une objection évidente au lien des livres à la vie est apportée par les multiples dénonciations du mensonge littéraire, qui visent en particulier romans et poésie. Mangeclous n'est pas seul à se moquer de la rétention qui atteint tous les héros « *depuis Homère jusqu'à Tolstoï* », voués à ne jamais écouler les boissons qu'ils absorbent ; *« dans les romans français le type va toujours se laver dans un cabinet de toilette jamais dans une salle de bains alors quoi ils ne se lavent jamais* », fait remarquer Ariane[5]. Quand le Valeureux se gausse d'avoir entendu venter une femme qui « *lui lisait des vers rimés* » et l' « *assassinait de gondoles, de beauté, de roses harmonieusement disposées, de Baudelaire et de symphonies* », il reprend un thème déjà lancé par Solal à la face d'Aude : « *Ma gondole ton luth son écharpe nos sentiments vos vapeurs leurs passions. Je te chéris tu m'affadis il me fait souffrir vous êtes odieux.* »[6] La jeune fille est accusée de se gorger de lieux communs romanesques qui n'excitent que superficiellement sa sensibilité : « *Vous rêvez d'une existence héroïque et révoltée et russe, et en réalité elle est ravie d'être la fille du Maussane* »[7].

---

[1] *Solal*, p. 289.
[2] Voir Alain SCHAFFNER, « Le romanesque : idéal du roman ? », in *Le Romanesque,* dir. G. DECLERCQ et M. MURAT, éd. cit., p. 273-277.
[3] *Mangeclous*, p. 602.
[4] *Solal,* p. 242.
[5] *Mangeclous*, p. 455 et *Belle du Seigneur*, p. 187.
[6] *Mangeclous*, p. 450 et *Solal*, p. 180.
[7] *Ibid.*

Mais l'accusation est ambiguë, non seulement parce qu'elle se mue en déclaration d'amour, mais surtout parce Solal, en fin de compte, reproche à la fille du sénateur non de céder à un excès de romanesque, mais de n'être pas assez romanesque. Quant à Mangeclous, ce qu'il montre surtout, dans ses parodies successives d'*Anna Karénine*[1], c'est qu'il est l'un des rares protagonistes des romans cohéniens… à n'avoir pas lu Tolstoï de près. Les nombreuses approximations trahissent une connaissance de seconde main, faite peut-être d'échos des adaptations filmiques ou du moins une lecture hâtive (l'orateur prête au fils d'Anna le prénom d'Alexis, qui est en fait celui du mari trompé et celui du séducteur – lequel est comte, dans le livre, et non prince…). Solal en revanche paraît s'être profondément imprégné de *La Sonate à Kreutzer*, tant ses accents sont proches de ceux de Pozdnychev, quand il dénonce par exemple l'alibi donné par les bals mondains à un jeu social qui excite hypocritement l'instinct sexuel[2], et tant se reconnaît en lui la tendance tolstoïenne à la prédication. Une certaine mauvaise foi gouverne visiblement chez Cohen l'accusation de mensonge romanesque portée contre un écrivain qui a dénoncé, comme lui, les vertiges de la passion tout en réalisant, avec l'histoire de Kitty et de Lévine, ce que lui-même n'a pas accompli, à savoir un roman de l'amour conjugal heureux. Et indirectement, les échos de *La Sonate à Kreutzer* illustrent le guide qu'un roman peut offrir à la lecture de la vie.

Paradoxalement, c'est chez Solal que s'exprime avec virulence une haine de la lecture inédite chez les autres personnages. C'est lui qui gratifie avec commisération Ariane d'un « *Pauvre petite* » en découvrant un livre de Bergson dans sa chambre, qui adresse un « *Non, merci, pas envie* » au même livre en même temps qu'aux fondants au chocolat déposés à proximité[3]. Quand il se fait faire la lecture par Isolde, c'est un simple moyen de la tenir à distance. Pire encore, le parcours des cinq volumes d'une histoire de l'art en compagnie d'Aude signe leur déréliction, à l'approche de la misère. La lecture ne serait-elle que le pis-aller d'une existence en panne de désir, et privée de dérivatifs sociaux ? La seule qui stimule la voracité de Solal est celle du journal intime d'Ariane, lecture d'assouvissement, teintée de voyeurisme et prodigue d'informations utiles à la séduction qu'il projette… Mais l'ambivalence règne, comme toujours ; la haine proclamée de la lecture recouvre chez Solal la fascination des livres : « *Au lieu d'être un de ceux dont on parle dans les livres ou qui écrivent un grand livre et puis ont un sourire de bonté, de lassitude et de mépris, je lis des livres. Nous nous cultivons.* »[4] Le Christ, auquel il se compare ensuite avec dépit, et auquel la fin de son parcours va tendre à l'identifier, est l'image suprême de ceux dont on parle dans les livres et qui écrivent, avec leur propre vie tout autant qu'avec leurs mots, un livre-somme destiné à éclairer la vie.

La représentation de la lecture a donc dans l'œuvre d'Albert Cohen une fonction indiciaire ; elle permet la caractérisation sociale et psychologique des personnages et reflète, plus encore, un état culturel où reste dominante la conception savante de cette activité : celle qui fait d'elle « *un acte vital* », qui instruit et forme l'individu, « *un acte de révérence* », dirigé vers les grands auteurs, un acte « *sacré* » enfin, composante valorisante de l'identité personnelle[5]. Même si beaucoup de personnages ne pratiquent pas une lecture érudite, ils restent soumis à cette conception haute du rapport au livre. Elle domine aussi chez la figure d'auteur qui se dessine dans l'œuvre, auteur qui s'autocanonise en évoquant les échos qui parviennent de ses propres romans à leurs personnages ! Mais surtout, il propose à ses lecteurs modèles et contre-modèles de la relation aux livres. Les subversions mêmes auxquelles il soumet la fascination qu'ils exercent et ses dénonciations du mensonge romanesque tracent le chemin d'une lecture à la fois joueuse et critique, mais riche d'implications existentielles puissantes – celle qui accepte que l'œuvre, par la

[1] Voir *Mangeclous,* p. 452 *sqq.* et *Les Valeureux*, p. 890 *sqq.*
[2] Voir *Belle du Seigneur*, p. 885 ; cf. TOLSTOÏ, *La Sonate à Kreutzer,* Paris, Gallimard, coll. Folio, 2009, p. 134.
[3] *Mangeclous*, p. 592 et *Belle du Seigneur*, p. 9.
[4] *Solal*, p. 318.
[5] Christine DETREZ, *op. cit.*, p. 276.

puissance de vie, de rêves et de provocations intellectuelles qu'elle charrie, « *force son entrée dans la petite demeure de notre être précautionneux* »[1].

[1] George STEINER, *op. cit.*, p. 176.